

## PRAGMATIQUE ET CONSTITUTION DE LA SIGNIFICATION LEXICALE\*

Bernard Fradin  
INALF-CNRS

### 1. Hors-dit

On examinera ici par quelles voies les stratégies discursives peuvent intervenir dans la constitution de la signification lexicale. D'une façon plus générale, il s'agira de repenser les positions et les relations respectives qu'entretiennent le lexique et les mécanismes linguistiques d'ordre pragmatique intervenant dans la mise en place de l'interprétation des énoncés. Cette présentation n'est qu'une esquisse à grands traits. Elle reste lacunaire et, pour une large part, sommaire dans la mesure où elle s'appuie sur des travaux en cours qui n'ont pas reçu encore leur plein développement. De là aussi une terminologie un peu flottante, qui n'est pas ajustée avec toute la rigueur qui serait souhaitable.

La progression sera la suivante: après avoir brièvement rappelé la conception du lexique qui a longtemps été dominante en linguistique, je tracerai la problématique globale à l'intérieur de laquelle se situe la question de l'assignation de la signification lexicale aux items lexicaux. Enfin, je développerai, à partir de deux cas d'analyse, comment la représentation de la signification lexicale peut et doit tenir compte de cette problématique et comment, du même coup, les rapports entre pragmatique et sémantique se trouvent modifiés.

### 2. Rappel

La plupart des approches linguistiques admettent le point (I), dont je ne discuterai pas directement le bien-fondé ici:

- (I) Il existe un lieu où est consignée la signification des items lexicaux indépendamment de leurs emplois: c'est le lexique.

Historiquement, l'adoption de cette thèse est allée de pair, dans des limites que je ne tracerai pas, avec celle des deux principes bien connus:

- le principe de compositionnalité du sens (P de C).
- le principe de littéralité (PL).

Les partisans de (I) ont généralement été des défenseurs de la version forte de ces deux principes (cf. Katz). Le P de C suppose que la signification lexicale est socialement établie, fait l'objet d'un consensus et manifeste une certaine invariance (signification en langue, préfèrent dire certains).

Sur la base de la thèse (I), la contribution de la signification lexicale à l'interprétation sémantique globale des énoncés a été envisagée en gros de deux manières, suivant qu'on limitait l'objet de la linguistique à rendre compte de la compétence des sujets parlant (notamment leur aptitude à porter des jugements sur les phrases produites "indépendamment de tout contexte") ou, au contraire, qu'on l'étendait à l'étude des énoncés (phrases en énonciation). Dans le premier cas, en ce qui concerne la signification, on défend la thèse (II):

(II) Le système de la signification est clos: la production du sens est conçue comme une chaîne où le lexique se situe à l'opposé du discours: celui-là donne les éléments dont l'agencement par la grammaire produira celui-ci. Il n'existe aucun contact entre le lexique et le discours. Ils ne sont reliés que par une suite de paliers englobants: élément atomique de signification - item lexical - syntagme - phrase - suite de phrases. Le système fonctionne par intégrations successives sans dépendre du dehors.

Cette conception revient à admettre l'existence d'une composante sémantique autonome et se trouve renforcée par l'idée que la tâche de la grammaire est d'assurer la médiation son/sens. La majorité des tenants de ce point de vue ont défendu une version réaliste de la signification lexicale, où la recherche des éléments minimaux de signification et des universaux de sens figuraient le but à atteindre. Ces éléments furent souvent conçus substantiellement, sur le modèle des traits phonétiques.

La seconde version, notamment telle que l'a caractérisée Ducrot (1984), se distingue de la première par deux traits:

- Elle rejette l'idée d'une composante sémantique autonome: le niveau sémantique, et dans certains cas syntaxique, doit contenir des indications proprement pragmatiques.

- Donner la signification lexicale des mots n'est pas donner le sens réel de ceux-ci mais mettre à jour les instructions qui sont nécessaires pour calculer le sens des énoncés en situation.

On sait que le passage de la première version à la seconde est en grande partie la conséquence de certaines descriptions empiriques concernant ce qu'on appelle désormais les "mots du discours".

Il est difficile de déterminer avec précision comment se situe cette seconde version par rapport aux thèses (I) et (II), à la fois parce que la question n'est jamais franchement posée et parce qu'elle le serait d'une manière un peu différente. Quelques directions de réponse peuvent néanmoins être esquissées: (I) paraît être gardée, la signification (littérale) adjointe aux items lexicaux

n'étant alors rien d'autre que les instructions que le linguiste postule au terme de son travail de description. Par contre la validité de (II) se voit niée, du moins en ce qui concerne les mots du discours. Rien n'est dit, à ma connaissance, des mots de la langue.

Dans ce qui suit je tenterai de montrer que (II) doit être rejeté aussi pour les mots de la langue. Pour ce faire, nous verrons successivement que la manière dont s'opère l'assignation d'une signification à un item lexical (cf. 2.) et ce que doit être une représentation de cette signification (cf. 3.) entraînent que les phénomènes pragmatiques et énonciatifs sont partie prenante de la constitution de la signification lexicale, et donc que ces derniers ne se contentent pas d'utiliser celle-ci comme un matériau de départ sur lequel ils opéreraient. Ce qu'apporte chacune de ces deux sections ne se situe pas sur le même plan. La première plante quelques repères concernant une problématique générale. La seconde raisonne à partir d'analyses empiriques. Ces deux plans ne seront pas explicitement articulés ici, bien qu'ils le soient en réalité.

## 2. Saisir la signification lexicale

2.1. Dans l'approche de la signification lexicale qui se fonde sur (I) et (II), et même dans les autres approches évoquées ci-dessus, la signification d'un item lexical est souvent présentée comme une instruction intervenant dans le calcul du sens des énoncés où figure l'item en question. Dans cette optique, par exemple, l'expression (a) pays occidental se verrait attribuer la signification (a') "pays situé à l'ouest de l'Europe". Pourvu que l'on sache ce que dénote le nom propre indexical Europe, l'on pourra calculer correctement l'expression en question lorsqu'elle apparaît en énoncé. Munie de l'instruction (a') on pourra interpréter (1) comme voulant dire (2):

- (1) Les Byzantins ont longtemps dédaigné les pays occidentaux.
- (2) Les Byzantins ont longtemps dédaigné les pays situés à l'ouest de l'Europe.

Le rapport entre (a) et (a') peut être rapproché de celui qui existe entre un panneau de direction sur lequel est inscrit "PARIS" (= (b)) et l'instruction qu'exprime ce panneau, telle que la donne par exemple le code de la route: "(ce panneau indique la) direction où se trouve Paris" (= (b')). Dans un cas comme dans l'autre, ce qui est donné en sus (i.e. (a') et (b')) permet de déduire l'interprétation en contexte de (a) ou (b): le sens de l'énoncé pour (a), une direction géographique pour (b). En un mot, (a') comme (b') stipulent, d'une certaine manière, comment doivent être proprement utilisés (a) et (b) respectivement. Ces stipulations forment la partie explicitement verbalisée d'un dispositif de l'ordre de la règle, dont la fonction est de guider, comme le feraient des rails, notre pratique linguistique en délimitant

ce qui est une activité correcte (un usage correct du mot ou du panneau) et ce qui n'en n'est pas une (cf. BOUVERESSE 1986). En cela résiderait d'ailleurs la principale nécessité d'adjoindre une signification aux items lexicaux.

Dans sa discussion de la notion de règle, Wittgenstein a été amené à plusieurs reprises à faire des commentaires pertinents sur la manière de poser le problème de la signification lexicale. Un des points sur lesquels il insiste est qu'on ne peut jamais donner sous forme de règle ce qui spécifie l'utilisation qu'on doit faire de cette même règle (cf. PI paragr. 201). Imaginons en effet qu'on apparie, comme nous l'avons fait ci-dessus, un symbole avec une instruction indiquant comment ce symbole doit être proprement utilisé. Ceci ne nous donne pas la manière dont cette première instruction doit être comprise, c'est-à-dire quelle suite d'actions, de comportements elle doit entraîner de notre part. Il faudrait donc rajouter une nouvelle instruction pour préciser ceci, et ainsi de suite à l'infini puisqu'on se trouve toujours dans la même situation [1]. Ce genre de cas amène à penser que ce qui fait qu'une règle est utilisée de telle ou telle façon, c'est son usage, ou plus exactement ce qui fait qu'une pratique prend des allures réglées (peut être décrites par une règle) est inscrit dans cette pratique même. L'usage apparaît comme irréductible à la simple expression de l'instruction.

Le fait que la signification ne puisse être conçue comme une interprétation ultime, qui serait particulière parce que n'ayant pas à être interprétée, se trouve abordé dans les termes suivants dans le Cahier bleu (BlB:34):

Suppose we write down the scheme of saying and meaning by a column of arrows one below the other.

```
----->
<-----
----->
```

Then if this scheme is to serve our purpose at all, it must show us which of the three levels is the level of meaning. I can, e.g., make a scheme with three levels, the bottom level always being the level of meaning. But adopt whatever model or scheme you may, it will have a bottom level, and there will be no such thing as an interpretation of that. To say in this case that every arrow can still be interpreted would only mean that I could always make a different model of saying and meaning which had one more level than the one I am using.

La signification ne pouvant être saisie de manière définitive, puisque l'usage échappe à la signification, des usages nouveaux peuvent apparaître qui ne correspondent à aucune interprétation déjà notée. C'est ce qui se passe pour **pays occidental** en (3), puisque l'interprétation de ce terme ne correspond plus au sens de la flèche (a'):

- (3) Le chômage a encore augmenté ces derniers mois dans les pays occidentaux, sauf au Japon.

Si l'on s'en tient à ce que nous connaissons sur le Japon et la signification précédemment attribuée à pays occidental, l'énoncé (3) recèle une sorte de contradiction. L'observateur qui recueille l'énoncé (2), ou d'autre du même genre (cf. infra), sera fondé d'interpréter pays occidental autrement qu'auparavant; parmi les interprétations plausibles, la suivante pourrait être retenue: (a") "Pays dont le niveau de développement économique est équivalent à celui des pays capitalistes avancés". (a") est une nouvelle flèche associable à pays occidental.

Du fait que l'usage des mots demeure en dehors de ce que peut saisir la signification assignable à ces mots, à quoi cela sert-il de vouloir déterminer cette signification? Est-ce là une chose nécessaire?

Cela sert à rendre compte du fait que les mots, dans les langues, n'ont pas même signification et qu'il faut donc noter ce qui distingue sémantiquement les items lexicaux (Cette exigence se trouve à l'origine de la thèse (I) ci-dessus). Ce qui est illusoire, par contre, c'est l'idée qu'on pourrait fixer de manière définitive la signification d'un mot, qu'on pourrait spécifier quelle est la dernière flèche.

Si la signification, en tant qu'instruction, ne permet pas de prédire l'usage qu'on fera d'un terme, en revanche, c'est à partir de l'usage qu'elle doit et peut être établie [2]. Cette signification sera fournie par la description de l'usage de l'item au terme d'un travail de description linguistique. Cette description de l'usage est censée faire apparaître les règles, ou du moins les régularités, ayant trait au fonctionnement sémantique des mots; on peut en distinguer deux types:

(i) Les fonctions sémantiques d'un item (e.g. l'effet de sens que produit puisque dans un énoncé), dont la description se confond en général avec celle de ses conditions d'emploi [3], c'est-à-dire avec les conditions qui doivent être satisfaites pour que l'item en question apparaisse là où il apparaît en permettant les possibilités de continuer l'activité de parole qu'il permet.

(ii) Les interprétations régulièrement associées à l'item dans tel ou tel de ses usages. Notons que ces interprétations ne sont que le produit d'un type particulier d'activité ouverte par l'usage de l'item (activité d'interprétation, de paraphrasage, d'explication etc.).

Les locuteurs lorsqu'ils parlent ont accès à (ii) mais pas à (i). Ils peuvent donner des formulations de type (ii), c'est-à-dire expliquer ce qu'ils font lorsqu'ils emploient tel ou tel mot. C'est ce qui se passe quand ils associent une interprétation nouvelle à un terme, en utilisant par exemple certains tours spécifiquement adaptés à cet effet

(phrases copulatives définitionnelles, appositions, rephrasage en *c'est-à-dire*, etc.). Les significations contenues en (ii) entretiennent le même type de rapport à certains contextes d'usage de l'item que l'instruction "ajoutez 2" à la suite de nombres 0 2 4 6 8... Par contre (i) ne contient rien du genre "ajoutez 2", car les informations (i) ne sont pas des règles explicitables par les locuteurs sur la base de leur compétence (bien que ceux-ci semblent s'y soumettre comme si tel était cas): ces informations ne peuvent être ajoutées au fil du discours car elles concernent la structure même de ce discours dans son être linguistique (pour cette raison elles ne peuvent être produites qu'au terme d'un travail de description). En général les informations associées à un mot grammatical ou à un mot du discours sera essentiellement de type (i) (cf. enfin, *puisque*). Celle des items lexicaux ordinaires, des mots de la langue, sera de type (ii) cf. *pays occidental*, et à un autre niveau de type (i) également, ne serait-ce que parce que l'emploi de *pays occidental* se trouve en partie déterminé par les conditions d'emploi de *pays*. Dans ce travail, je m'intéresserai exclusivement à la signification telle qu'elle peut figurer sous (ii).

2.2. Revenons à notre exemple (3). A son propos, deux questions viennent à l'esprit:

1. Comment, par quels moyens, est-on arrivé à (a")? ou encore: qu'est-ce qui incite à penser qu'on a dans ce cas une nouvelle interprétation?

2. Quel lien existe-t-il entre (a"), qui n'est qu'une interprétation, et la constitution de la signification lexicale?

Les moyens sont ceux ordinairement mis en oeuvre dans les processus interprétatifs des énoncés. En l'occurrence, ceux qui nous permettent de comprendre qu'en (3) *pays occidental* n'a pas la même interprétation qu'en (1). Par exemple, la présence de *sauf* est capitale puisque ce mot indique en gros que si l'on a "A *sauf* B", B appartient à l'ensemble dont fait partie A [4]. Si l'on a (4) au lieu de (3), c'est la connexion thématique entre les deux SN sujets qui pourrait assurer l'intégration du référent de *Japon* dans celui de *pays occidentaux*:

(4) Les pays occidentaux se sont réunis à Genève. Le Japon a assuré la présidence.

Bien entendu, parmi ces moyens, il faut compter aussi les divers mécanismes d'arrière-plan (présomptions diverses, maximes de Grice etc.) qui sont censés réguler les échanges verbaux. Dans le cas envisagé, c'est par le jeu de ceux-ci qu'on est amené à conclure que *pays occidental* n'a pas exactement la même interprétation en (1) et (3). Décrire l'usage d'un item, c'est précisément faire apparaître ces moyens.

Le fait que pays occidental puisse acquérir l'interprétation (a'') plutôt que, par exemple (a'') "pays d'une taille inférieure ou égale à la taille moyenne des pays d'Europe occidentale" n'est évidemment pas un hasard. Il découle du fait que occidental appartient à une famille d'adjectifs géographiques (cf. méditerranéen, nordique etc.) caractérisables par certains comportements linguistiques. En tant que famille de mots ces adjectifs partagent certains systèmes d'extension de sens et éventuellement certains cadres métaphoriques (cf. JOHNSON & LAKOFF 1980). Il est ainsi possible de les employer pour signifier que le référent d'un SN possède une (ou des) propriété(s) caractéristique(s) d'un lieu géographique donné (cf. climat méditerranéen). Le passage de (a') à (a'') exploite cette possibilité d'extension. Mais une telle possibilité n'existe pas toujours, comme l'illustre l'exemple, extrême, de pirouette:

- (5) Les danseuses lancèrent une série de pirouettes et de jetés battus.
- (6) Elle essuie les chaises dont le dossier comporte un rang de pirouettes et un rang de colonnettes (d'après Romains, 1932).

La réponse à la seconde question est plus au coeur de mon propos. Elle m'amène à parler du repérage. Je me limiterai ici au repérage énonciatif et discursif, laissant de côté le repérage temporel et référentiel. Dire que (3), de même que (4), est un énoncé, c'est admettre qu'il peut et doit être repéré énonciativement, c'est-à-dire qu'on doit pouvoir spécifier quel est son locuteur et son énonciateur. Je considère ceux-ci comme des positions mises en jeu du fait même qu'on parle et qui sont associées de manière inhérente et constitutive à la production du discours. Il serait donc plus judicieux de parler de places, de positions énonciatives [5]. Mon but ici n'étant pas de les redéfinir de manière précise et sophistiquée, il suffira ici d'admettre que le rôle du locuteur est, en gros, caractérisable comme "le x qui dit je" et celui de l'énonciateur par "le x qui prend en charge l'acte illocutoire". Je suppose par ailleurs qu'il existe un principe qui assimile par défaut l'énonciateur au locuteur si rien n'est dit qui permette d'induire le contraire. En accord avec ce qui se passe pour les rôles en général, le locuteur et l'énonciateur pourront être ou n'être pas instanciés. S'ils le sont, leur valeur correspond soit à des individus particuliers (Gaston, Napoléon), soit à des entités individus-équivalentes (e.g. la SNCF, l'Elysée (vs Mitterrand)), qui fonctionnent comme des individus au regard de certaines fonctions tout en entretenant un rapport métonymique avec des individus physiques exécutant réellement ces fonctions [6]. Si aucune valeur n'est donnée à l'énonciateur, celui-ci sera par défaut le ON-énonciateur (cf. Berrendonner 1981). Le locuteur peut également rester indéterminé. Je n'entrerai pas dans le détail des combinaisons possibles. Le repérage discursif (à propos duquel je resterai très elliptique) concerne tout ce qui touche l'ancrage interdiscursif de l'énoncé (la suite d'énoncés) où apparaît l'item avec telle ou telle

interprétation. Ce repérage permet de jauger la consistance de l'interprétation par rapport au contexte d'occurrence ainsi que d'établir à quel thème discursif a trait l'énoncé en question.

Nous sommes maintenant en mesure de répondre à la seconde question posée plus haut. Deux choses sont nécessaires. D'une part associer l'interprétation (a") dégagée et le système de repérage énonciatif et discursif qui l'a produite. Ensuite il faut que ce système de repérage soit recouvrable si besoin est, ce qui suppose qu'il existe de manière stable. Avant d'examiner chacun de ces points, je vais les illustrer en reprenant l'exemple (3). Imaginons quelques cas de figure (pour simplifier, je suppose que l'énonciateur est le locuteur). Premier cas: (3) est dit par Gaston, le fils de ma concierge. Si je n'ai jamais rencontré d'emplois de pays occidental ayant cette interprétation auparavant, j'aurai tendance à considérer (a") comme une interprétation propre au discours de Gaston. Deuxième cas: (3) est dit par Jules, un professeur d'économie renommé. Là encore bien sûr, (a") pourra être prise pour une idiosyncrasie propre à Jules, mais compte tenu de la fonction sociale de ce dernier et de ce dont parle (3), l'interprétation (a") pourra également être considérée comme une interprétation de pays occidental spécifique au discours économique. Cette dernière supposition prévaudra sans doute si (3) figure dans la rubrique économique d'un grand quotidien (et à fortiori dans plusieurs), puisqu'alors le repérage discursif sera explicite (discours économique). C'est le troisième cas de figure.

Ce qu'il y a de commun à tous ces cas, c'est que l'interprétation mise à jour dans l'énoncé (3) doit être rapportée à un espace discursif qui n'existe que par le repérage énonciatif et discursif dont on a parlé. En fait, ainsi qu'on va le voir, ces repérages assument une fonction identique à celle des espaces mentaux dans les contextes de croyance.

Ce qu'il y a de différent entre ces trois cas de figure a trait à la manière dont se réalise matériellement ce repérage: tout ce qui concerne, en un mot, la dimension historique de l'événement qu'est l'énonciation. Je ne relèverai ici que deux des aspects en jeu:

- La qualité de la personne (ou de l'équivalent-personne) qui instancie les rôles locuteur et énonciateur. Cet aspect qualitatif conditionne le crédit qu'on pourra porter à (a"): les deux derniers cas nous incitent à penser qu'il est possible ou licite d'employer pays occidental dans l'acception (a"), du moins en certaines occasions. Ceci est vrai du premier cas où l'on pourrait conclure, au contraire, qu'un tel emploi est déviant, idiosyncrasique, voire prohibé.

- La fréquence d'occurrence de l'interprétation. Le fait que l'énoncé (3), ou d'autres semblables en ce qu'ils véhiculent

aussi (a"), e.g. (4), se trouve apparaître plusieurs fois, dans des discours autorisés différents et largement diffusés ou au contraire n'est dit qu'en passant dans une conversation privée, influe sur la diffusion sociale de l'interprétation (a") et détermine par là sa reprise dans d'autres discours.

2.3. Quelles raisons y a-t-il à dire que l'interprétation d'un item lexical doit être rapportée au système énonciatif qui l'a produite? A mon avis les mêmes raisons qui font que ce à quoi réfère un terme référentiel (nom propre ou description définie) n'est jamais donné une fois pour toutes mais relativement à des espaces dans lesquels un référent se trouve associé, par des moyens linguistiques, au terme référentiel [7]. La raison profonde de cet état de choses a été mise en lumière par Wittgenstein dans ses remarques au sujet de la règle, dont quelques-unes ont été rappelées ci-dessus. L'utilisation qu'on peut faire d'une règle ne pouvant être fixée par une règle, quelle que soit la signification attribuée à un item lexical, celui-ci ne peut vous dire en sus dans quels cas cette signification est satisfaite et dans quels cas elle ne l'est pas.

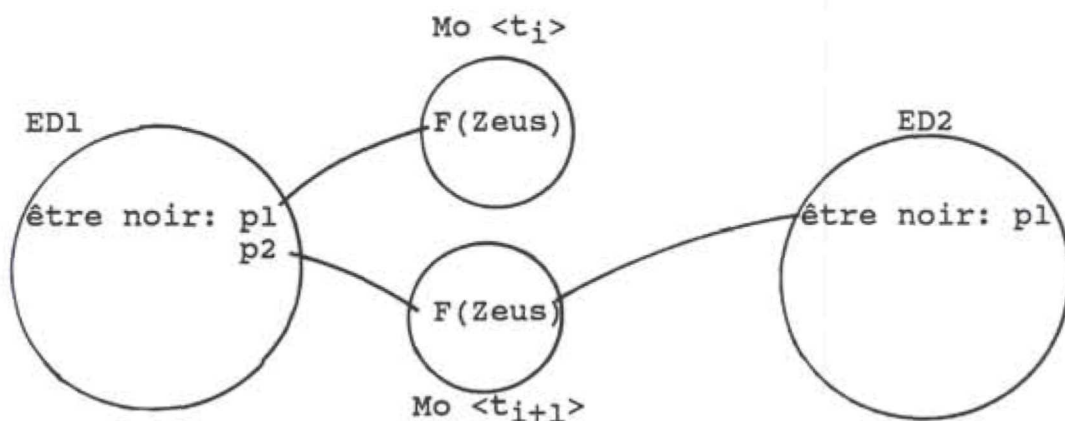
Ce point a été discuté par TRAVIS (1984:242 notamment) à propos des objets de croyance. Ce dernier s'est efforcé de montrer que, bien que plusieurs locuteurs puissent chacun croire que la phrase "Zeus est noir" (Zeus désigne un cygne) est vraie, il y a des raisons de distinguer les croyances respectives de L<sub>1</sub>, L<sub>2</sub>,... L<sub>n</sub> (L = locuteur), car elles peuvent être différentes (op. cit.:234-235) [8]. En d'autres termes, pour savoir ce que croit L lorsqu'on dit (i) "L croit que Zeus est noir", il est nécessaire de savoir comment L, et le locuteur/énonciateur de (i), chacun de leur côté, ont accès à l'individu que dénote Zeus (i.e. savoir comment il a été fixé pour eux). Travis s'est attaché à montrer que la même chose vaut aussi des prédicats. Si cela est vrai, alors ce que veut dire l'énoncé (ii) "L croit que ce cygne est noir" varierait en fonction de ce que veut dire l'adjectif noir dans la prédication "être noir". Suivons le raisonnement de Travis (1984:240):

Rappelez-vous l'histoire de Zeus; pour m'amuser, je l'ai teint en noir (c'est très facile à faire). Alors, Zeus est-il noir ou pas? A mon sens, la réponse est que, parfois on peut dire qu'il l'est et parfois on peut dire qu'il ne l'est pas. Supposons, par exemple que je teigne Zeus d'une couleur différente chaque semaine. Ayant juste achevé ma phase punk (...), j'ai décidé de le teindre en noir. Dans ces conditions, Hortense demande à Armand "De quelle couleur est Zeus cette semaine?", et Armand lui répond "Il est noir". Puis, Pascale et Julien passent devant mon étang. "C'est incroyable!" dit Julien. "Un cygne noir!" "Mais non", lui réplique Pascale. "C'est Zeus. Il n'est pas noir. C'est son propriétaire qui l'a teint en noir cette semaine." Armand et Pascale ont tous les deux dit la vérité. Alors, quoiqu'ils aient tous les deux parlé du fait d'être noir, ce qui correspond à ce qu'a dit Armand

en employant les mots "est noir" ne peut pas être la même chose que ce qui correspond à ce qu'a nié Pascale en employant les mots "n'est pas noir". Chaque fois que quelqu'un dit "est noir", différentes choses peuvent correspondre à ce que disent ces mots, et ce qui est dit par ces mots variera selon que varieront les diverses choses correspondantes, la variation se reflétant dans la différence entre les conditions de vérité.

L'interprétation de "être noir" serait donc rapportable à deux repérages énonciatifs qui fonctionnent comme deux espaces discursifs: ED1, celui dont moi, Hortense, Pascale et Armand sont les énonciateurs; deux acceptions de "être noir" y sont distinguables: p1 'être noir à la surface' (i.e. la signification ordinaire de noir), p2 'être teint en noir'. ED2, celui dont Julien est l'énonciateur: "être noir" y signifie simplement p1. La situation décrite dans la citation se laisse représenter de la manière suivante (Mo = le monde origine à l'instant  $t_i$  qui précède la teinte de Zeus):

Fig. 1.



La rectification apportée par Pascale concerne précisément le fait que F n'est pas p1 au moment  $t_{i+1}$ . Pascale est à même de faire cette rectification parce qu'elle a accès à l'espace ED1 ou, ce qui revient au même dans ce cas, parce qu'elle sait que Mo s'est modifié (Zeus a été teint).

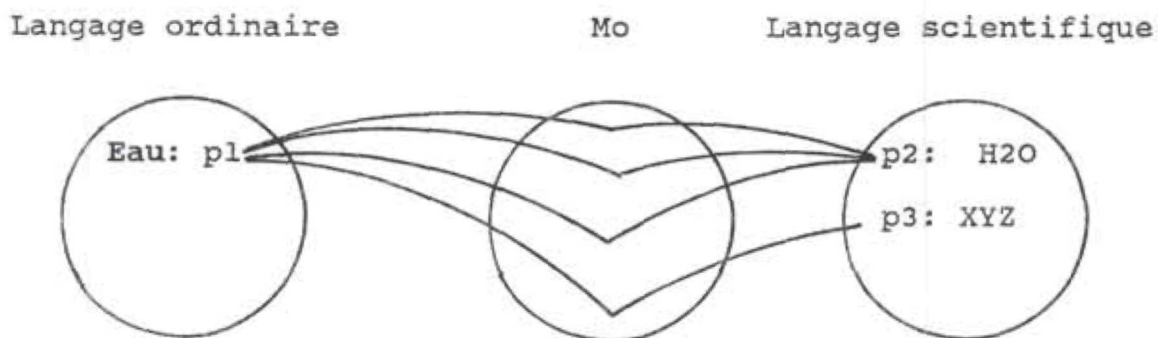
En fait toute cette affaire concerne uniquement le prédicat "être noir" et n'affecte en rien l'adjectif noir: tous les protagonistes de l'histoire utilisent noir de la même manière, avec la même interprétation; que l'on distingue "noir à la surface" de "teint en noir", c'est bien toujours la même couleur que l'on désigne par noir. Et l'on pourrait diversifier à l'infini ce qu'on met sous le prédicat "être noir" (e.g. "être noir à l'intérieur", "être d'un rouge sombre") sans que la signification de noir soit altérée. En ce qui concerne les prédicats (e.g. "être noir"), la distinction entre deux ou plusieurs interprétations revient à poser l'existence de positions énonciatives (et discursives) où chacune des interprétations mise en jeu est spécifiable. En revanche, un tel procédé n'est pas disponible pour modifier

l'interprétation des adjectifs. Ceci paraît lié au fait que la signification d'un adjectif comme noir est constituée d'informations de type (i) [9]. Le fait que l'interprétation d'un prédicat soit accessible à des modifications alors que celle d'un adjectif ne l'est pas paraît lié à la nature de ce qu'est un prédicat; celui-ci, par définition, pose une relation entre le référent d'un SN et, disons, une propriété. Ce qui varie dans la situation imaginée ci-dessus, c'est la relation entre le prédicat et le SN, précisément parce que, comme toute relation qualifiante, elle se trouve assignée localement dans et par un système de repérage énonciatif et discursif.

A la différence de ce qui se passe avec les adjectifs, il y a un sens à dire que l'interprétation des noms (de certains du moins) doit être rapportée au système énonciatif qui l'a produite. La raison en est simple: une telle interprétation est constituée d'un empilement de prédicats, donc de mises en relation rapportables à un système de repérage énonciatif et discursif (cf. section 3). De ce point de vue, la situation imaginée ci-dessus est fondamentalement identique à celle envisagée par Putnam à propos de la Terre-jumelle (lors de la discussion de l'extension de la signification de mots comme eau ou or), ainsi qu'à celle proposée dans notre exemple de départ.

Pour fixer les idées, je donne juste une représentation de la situation putnamienne, sans la discuter:

Fig. 2.

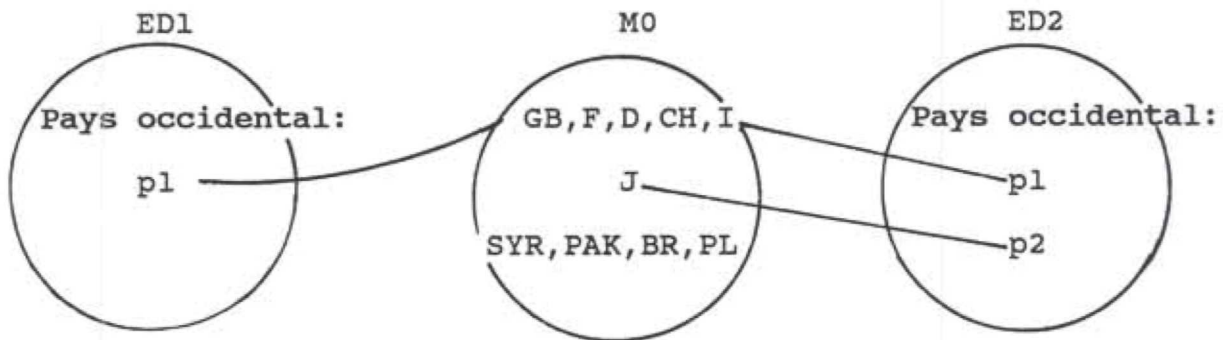


où p1 représente le stéréotype attaché à eau: /x être incolore; x être buvable; x bouillir à 100 degrés etc./.

Dans le cas de pays occidental, la situation se présente de façon similaire. Dans un espace discursif, ED1, pays occidental est associé à l'interprétation "pays situé à l'ouest de l'Europe" (= p1); cet espace est celui du ON-énonciateur. Dans un autre espace discursif, celui des énonciateurs de l'énoncé (3) - le discours économique -, ce terme se trouve associé à l'interprétation "pays dont le niveau de développement économique est comparable à celui des pays capitalistes avancés" (= p2). Bien entendu la partition opérée sur les pays distingués dans le monde origine sera différente suivant qu'un locuteur pourra être énonciateur de

p2 ou non:

Fig. 3.



Comme précédemment à propos de "être noir", déterminer ce que croit L lorsqu'on dit, par exemple, "L croit que les pays occidentaux favorisent le commerce" dépend de l'accès qu'a L aux espaces discursifs dans lesquels pays occidental reçoit une interprétation .

2.4. La deuxième et dernière question qu'il nous faut aborder maintenant concerne ce qu'on pourrait appeler la stabilité interprétative. Elle peut se formuler ainsi: à quelles conditions une interprétation associable à un item lexical donné (e.g. (a")) doit être considérée comme constituant une (nouvelle) signification attachée à cet item?

A cette question je ne fournirai ici que quelques éléments de réponse (cf. Fradin 1984a). Ces conditions dépendent toutes de la manière dont se passe dans la réalité l'introduction ou la reprise de l'interprétation considérée. Elles concernent donc ce que j'ai appelé plus haut la fréquence d'occurrence et la qualité des valeurs quiinstancient les variables de la position énonciative et discursive. Ces conditions peuvent être rangées sous trois chefs:

a) pertinence de l'interprétation distinguée eu égard à un domaine de savoir et/ou un domaine d'activités donné (cf. la nouvelle interprétation du mot *grammaire* au début de la grammaire générative, le cas de *pirouette* ci-dessus).

b) crédit qu'on accorde, dans une société donnée, à la position énonciative et aux valeurs qui l'instancient par lesquelles l'interprétation se voit associée à l'item (cf. les interprétations introduites par les discours scientifiques ou par les sommités d'un domaine tendront plus facilement à devenir des significations).

c) fréquence d'occurrence de l'interprétation [11].

Ces conditions ont un effet cumulatif, si bien que la réponse à notre question pourra s'exprimer sous forme d'une tendance: plus une interprétation satisfera a), b) et c), plus elle aura de chances de devenir une signification, i.e. une interprétation stable associée à un item lexical.

On notera que l'emploi de marqueurs de domaines par les dictionnaires de langue (e.g. BIOL., MED., DROIT, PHYS., CH. de FER, Chez Kant, Marine à voiles, etc.) est un moyen de distinguer des positions énonciatives (et des espaces discursifs) à l'intérieur desquelles un item garde une interprétation stable particulière (une signification). Dès lors qu'une telle signification vient à être employée sans qu'il soit perçu qu'elle se rattache à une position discursivo-énonciative marquée, c'est en général le signe qu'elle fait partie de la langue (passage au ON-énonciateur). C'est probablement de cette manière que certains champs sémantiques sont devenus des distinctions de langue à part entière (cf. mammifère, rivière/fleuve). Sur ce point, cf. FRADIN (1984a).

2.5. La discussion que je viens de mener devrait avoir permis d'établir les points suivants:

1. La signification associée à un item lexical est une interprétation stabilisée (pour un système de repérage énonciatif donné). La stabilisation dépend de la manière dont se sont historiquement instanciées les variables du système énonciatif (positions énonciatives notamment, et plus généralement type de stratégie discursive dans laquelle se place le repérage).

2. Cette interprétation, et partant la signification, ne peut être proprement associée à l'item en dehors du repérage énonciatif et discursif, puisque cette interprétation est une manifestation de l'usage de l'item en discours.

On ne cherchera plus à trouver les éléments de sens ultimes et minimaux des items lexicaux mais on s'efforcera plutôt de mettre au jour, à travers la description des usages des items lexicaux, les systèmes qui contribuent à l'apparition (point 2) et au maintien (point 1) de ce qui devient la signification. Ce renversement de perspective par rapport à la conception classique conduit à rejeter définitivement la thèse (II). Dès lors, ce dont s'occupe la pragmatique, loin de se situer sur un autre plan, se trouve lié de façon constitutive à la constitution de la signification lexicale.

### 3. Analyses

Admettre que des interprétations stables, des significations peuvent se trouver associées aux items lexicaux soulève la question de leur notation, de leur représentation.

A travers deux séries d'analyses [12], l'une concernant pour, l'autre les verbes, je voudrai suggérer que:

1. Pour une part, ce qui constitue la RS (représentation sémantique) des items lexicaux est de l'ordre de l'énoncé: ce sont des proto-énoncés (et non par exemple des traits sémantiques).

2. Ces proto-énoncés et les éléments qu'ils renferment interviennent dans l'élaboration du sens des énoncés de la même manière que les éléments qui font, eux, partie de la phrase dans laquelle se situe l'item lexical.

3.1. La description des usages de *pour*, que je poursuis en collaboration avec Pierre Cadiot, nous a conduit à analyser cette préposition comme:

(a) N'ayant aucun contenu sémantique propre, à la différence de *sur*, dans ou *over* pour l'anglais par exemple.

(b) Ayant pour fonction de syntagmatiser, sous forme d'un SP pour X, une énonciation implicite. Plus précisément, une phrase en *pour* résulte du chevillage d'un énoncé discursivement saturé à une énonciation implicite, soit parce qu'elle est disponible comme telle dans le contexte, soit parce qu'elle découle de l'énonciation même de l'énoncé saturé. Cette énonciation, non-réalisée en tant que telle, est de l'ordre de l'interdiscours. (Pour cette raison je parle de proto-énoncé et proto-énonciation).

En un mot, *pour* fait de la gestion énonciative. Au lieu de justifier point par point ce qu'implique l'analyse ci-dessus et de montrer comment elle permet de dériver les multiples interprétations de *pour*, je vais fournir quelques exemples qui suffiront, je l'espère, à en faire saisir la teneur.

Lecture typico-prédicative: les phrases (7) proviendraient du chevillage de l'énoncé saturé (8)(i) avec le proto-énoncé (8)(ii):

(7) Ce bateau est étroit pour un cotre.

(8)(i) Ce bateau est étroit.

(ii) Ce bateau être un cotre.

(ii) fournit le domaine de pertinence (ou de compatibilité énonciative) de l'énoncé saturé (i). Un tel domaine de pertinence peut être distingué parce que (i) et (ii) ont le même thème ("ce bateau"). L'élément-pertinent est ce qui est spécifique au proto-énoncé (ii) - ici "un cotre" -, c'est-à-dire ce qui n'est pas identique aux éléments qui figurent en (i) ou ce qui n'est pas inférable de la RS de ces éléments. Ici comme par la suite, (ii) n'est pas un énoncé réalisé tel quel. Mais dire qu'il s'agit d'un proto-énoncé permet d'entrevoir comment l'énoncé réel qui pourrait l'incarner (Ce bateau est un cotre dans le cas de (8)(ii)) est repéré au plan actantiel, référentiel et énonciatif par rapport à l'énoncé réel (8)(i): tout d'abord (ii) indique avec quels actants certains syntagmes de (i) sont mis en rapport; ensuite il permet de dire que ces actants ont même référent ("ce bateau" désigne le même objet en (8)(i) et (ii); même chose pour "un pinceau"/"ce pinceau" en (15)); il indique enfin que l'énonciateur de l'énoncé incarné correspondant à (ii) est identique à l'énonciateur de l'énoncé (i), à savoir celui de l'énoncé de départ (7).

Lecture "à la place de": celle qu'on a en (9); l'énonciateur de (i) est aussi l'énonciateur du proto-énoncé (ii):

- (9) Tu l'embrasseras pour moi.
- (10) (i) Tu l'embrasseras.
- (ii) Moi l'embrasser.

Lecture participative: (11) résulte de l'amalgame de (i) et (ii):

- (11) Cette valise est lourde pour Paul
- (12) (i) Cette valise est lourde
- (ii) Paul Va cette valise

où Va est un verbe approprié tel qu'il doit pouvoir apparaître dans la construction (ii) et qu'il doit être possible de dire de la même position énonciative (i) et un énoncé incarné correspondant à (ii). Dans ces conditions, porter, soulever, traîner seraient des verbes appropriés possibles, mais pas acheter, astiquer, regarder, voler, parce que seuls les premiers sont liés de manière intrinsèque (dans la RS) à la signification de valise. Si au lieu de (11) on avait (13), acheter serait adéquat:

- (13) Cette valise est chère pour Paul.

L'exemple (14), assez semblable au précédent, ne sera pas détaillé:

- (14) Il acheté un pinceau pour repeindre le mur.
- (15) (i) Il a acheté un pinceau.
- (ii) PRO repeindre le mur avec (ce) pinceau.

Passons à des exemples plus centrés sur notre propos. Selon notre analyse, (16) proviendrait du chevillage de (17)(i) avec (17)(ii):

- (16) Ce travail est un fardeau pour Paul.
- (17) (i) Ce travail est un fardeau.
- (ii) Paul Va ce travail.

(17)(ii) est obtenu via la RS de fardeau, qui serait la suivante:

- (18) Fardeau: /(a) x être lourd;  
                 (b) N porter + supporter x/

(18) dit simplement que quelque chose est un fardeau dans la mesure où si on le porte (le supporte, le traîne...), il est lourd. Là encore comme précédemment, (b) fournit un domaine de pertinence, celui du proto-énoncé (a). Mais dans ce cas le thème n'est pas instancié et apparaît sous la forme d'une variable. S'il en est ainsi, c'est aussi que ces proto-énoncés sont dit de la même position énonciative, celle de l'énonciateur de l'énoncé où se trouve l'item fardeau. En

résumé, si l'on suppose que la RS des noms (de certains du moins) est constituée de proto-énoncés, alors le lien qu'entretiennent ceux-ci entre eux se décrit de la même manière que tous les autres énoncés et/ou proto-énoncés qui sont dits d'une position énonciative unique. C'est le premier point.

Le second nous est donné par le fonctionnement même de pour. Pour syntagmatise de l'implicite. En (17), le proto-énoncé (ii) est implicite par rapport à (i) puisqu'il est lié à la présence de fardeau en (16). Le verbe approprié, qui met en scène "Paul" et "ce travail", à savoir supporter, se trouve fourni par la RS de fardeau. Autrement dit, les énoncés susceptibles d'incarner (ii) sont obtenus par remplacement des variables N et x de (18)(b). Ce qui est important, c'est que pour opère de la même manière avec (17)(ii) qu'avec (8)(ii) ou (10)(ii): le fait que (17)(ii) provienne d'une RS n'a aucune influence particulière. Dans tous les cas pour traite (ii) comme un proto-énoncé, ce qui se décrit naturellement si l'on suppose précisément que la RS est constituée de tels proto-énoncés.

La même ligne d'argumentation pourrait être développée à partir de (19) qui provient, dans notre analyse, de (20):

(19) Murat était admirable pour cette besogne.

(20)(i) Murat était admirable.

(ii) Murat exécuter cette besogne.

(ii) étant obtenu via (21), proto-énoncé figurant dans la RS de besogne:

(21) Besogne: /N accomplir + exécuter x/

3.2. Un second argument en faveur de l'idée que la RS associée aux items lexicaux est une liste d'énoncés (de proto-énoncés) peut être construit à partir des verbes. Je l'illustrerai à propos de l'analyse de rassembler. L'idée est que dans la RS de certains items lexicaux figurent en tant que tels d'autres items lexicaux, c'est-à-dire avec les propriétés et les usages qu'ils ont dans la langue, comme par exemple accomplir dans le cas de besogne ou ensemble dans le cas de rassembler.

Très sommairement, ensemble porte sur le SV; au niveau sémantique, il s'interprète par rapport au prédicat correspondant à ce SV. Ensemble est un adverbial relationnel exprimant que deux ou plusieurs événements ont lieu simultanément dans le même endroit:

(22) Il pleut et il neige ensemble.

Si l'on n'a qu'un seul verbe, l'expression de la pluralité des événements se reportera sur le SN sujet, qui devra dénoter obligatoirement une pluralité; d'où les contrastes bien connus suivants:

- (23) a Paul et Luc chantent ensemble.  
b Les soldats sont partis ensemble.  
c Paul et Jean sont ensemble.

- (24) a \*Paul chante ensemble.  
b \*Le soldat est parti ensemble.  
c \*Jean est ensemble.

Dire qu'au plan actantiel ensemble figure dans la RS de rassembler [13] cf. (25), permet de capter les restrictions qui pèsent sur l'actant B. On aligne ainsi le contraste (26), (27) sur le précédent:

(25) Rassembler: / ensemble (dans (A (B))) /

- (26) a La grande salle rassemble les élus.  
b Ce musée rassemble les meilleures toiles.

- (27) a \*La grande salle rassemble l'élus.  
b \*Ce musée rassemble la meilleure toile.

Si l'on attribue à rassembler la RS (25), on rend compte du fait que (26a) implique (28):

(28) Les élus sont dans la grande salle.

sans toutefois impliquer (29), ce qui est souhaitable puisque (26a) peut être vrai et (29) faux dans les mêmes conditions d'énonciation:

(29) Les élus sont ensemble.

En effet, aucun prédicat autre que celui noté par "dans (x)" n'étant présent en (25), ensemble portera naturellement sur ce prédicat, conformément à la description qu'on peut donner des usages de cet adverbial. La formule (25) traduit correctement le fait que chaque  $b_i$  appartenant au groupe B est dans A en même temps que les autres  $b_j \dots b_n$ . Chaque élu se trouve donc dans la grande salle en même temps que chaque autre élu. Par contre (29) n'est pas dérivé.

On a dit que ensemble signifiait et donc exigeait l'identité spatiale et temporelle de deux ou plusieurs événements (en fait les choses sont un peu plus compliquées, mais je ne veux pas entrer dans les détails ici). Lorsque l'une ou l'autre de ces deux exigences est notoirement fausse, et a fortiori les deux, le résultat devient inacceptable:

- (30) a \*Calvin et Luther prêchèrent ensemble la réforme.  
b \*De Gaulle et Pétain ont vécu ensemble pendant la guerre.  
c \*Descartes et Kripke ont proposé ensemble une théorie de la causalité.

Si l'on s'en tient à (25), l'exigence d'identité spatiale est neutralisée dans le cas de rassembler puisque le prédicat

(dans A) porte précisément sur l'espace (sur le plan syntaxique il devient le sujet). On rend compte ainsi du fait supplémentaire que la phrase (31) est acceptable sans avoir rien à rajouter:

(31) L'Ethiopie et le Singkiang rassemblent les premiers fossiles humains.

(31) ne dit pas que les premiers fossiles humains sont ensemble en Ethiopie et dans le Singkiang, mais que ce qu'on appelle ainsi se trouve au même moment dans les deux endroits à la fois.

Dans ce cas comme dans les précédents l'hypothèse que la RS des items lexicaux est formée de proto-énoncés renfermant eux-mêmes des items lexicaux s'avère être la plus adéquate et la moins coûteuse. Cette conception, si elle est juste, amène à rejeter radicalement la thèse (II) et, plus généralement la conception classique de la signification lexicale. Les proto-énoncés dont il est question étant soumis au repérage énonciatif évoqué dans la section 2, la dimension pragmatique intervient dès le niveau lexical le plus primaire [14].

\* Je remercie les participants au colloque ainsi que J.-M. Marandin pour les remarques qu'ils m'ont faites sur une première version de ce travail.

#### Notes

[1] On retrouve le problème soulevé par Carroll à propos du raisonnement par inférence: on peut faire un raisonnement suivant une règle mais on ne peut représenter l'usage qui est fait de cette règle dans la procédure qui est utilisée pour tirer la conclusion.

[2] Car repérer une règle, c'est déceler une cohérence dans un ensemble de faits qu'on peut ramener à un principe d'interprétation. Ainsi peut-on dire que la règle " $x + 2$ ", qui se traduit par l'instruction "ajoutez 2", permet de poursuivre la suite 0 2 4 6 8 10... et qu'elle en est également à l'origine. Ce qui ne veut pas dire qu'une personne qui écrit la suite de cette série de nombres suive réellement cette instruction (cf. Bouveresse 1986).

[3] Au lieu de parler de "conditions d'emploi", il serait peut-être aussi approprié d'employer "effets d'emploi observables lorsqu'un item occure dans tel contexte". Contexte doit être entendu à plusieurs niveaux: contexte phrastique, énonciatif, discursif. Pour cette raison, les conditions envisagées sont à la fois d'ordre syntaxique (catégorie, placement, etc.), sémantique et pragmatique (thème du discours, position respective des interlocuteurs, etc.).

[4] Ce type d'information, s'il fait partie de la signification de *sauf*, et d'une manière générale de sa grammaire, serait de type (i).

[5] Chacune de ces places serait comparable à un rôle (au sens de Fauconnier 1984) si ce terme ne mettait en jeu des fonctions qui ont, en général, un référent social clairement établi.

[6] Rapport métonymique et non pas équivalence: il y a des cas où "l'Elysée", "Mitterrand" et "Le président de la République" fonctionnent comme des instances différentes.

[7] Les Np (noms propres) illustres, du genre Aristote, Napoléon, etc., qui semblent toujours dénoter le même référent n'échappent pas fondamentalement au système. Simplement, c'est le cas inverse de ce qui se passe avec les Np ordinaires: un référent leur est toujours attribué par défaut.

[8] La situation imaginée par Travis se transpose aisément dans le cadre des espaces mentaux.

[9] Wittgenstein parle de grammaire des termes de couleur (cf. notamment PG paragr. 24, 25). Les autres interprétations que peuvent recevoir les adjectifs de couleur (e.g. noir: "complètement ivre", vert: "qui a encore de la vigueur" etc.) sont des métaphores activables parce que la famille de mots que constituent les termes de couleur partagent certains cadres métaphoriques. En d'autres termes, le décalage qu'on observe entre (a) (= le dialogue Julien/Pascale) et (b) est du même ordre que celui qui existe entre (1) et (3)-(4), à la différence près qu'il s'agit d'une métaphore reçue dans la langue plutôt que d'une extension de sens inscrite dans la grammaire même du mot:

(a) - C'est incroyable! Un cygne noir!. - Mais non, c'est Zeus. Il n'est pas noir, c'est son propriétaire qui l'a teint en noir cette semaine. (b) Au dix-huitième pastis le grand blond, complètement noir, s'affala sur le comptoir.

[10] Le cas de pirouette (cf. (5)) se présente de manière identique: ED1 (discours ordinaire): p1 "tour complet qu'on effectue sur soi-même en pivotant sur la pointe du pied"; ED2 (discours de la menuiserie): p2 "ornement en forme d'olive ou de perle traversé par un cordon".

[11] La fréquence n'est pas tout à fait sur le même plan que a) et b) puisque la reprise et la diffusion d'une interprétation est généralement fonction de sa pertinence et du crédit qu'on peut lui accorder.

[12] L'analyse de certains cas d'anaphorisation, cf. FRADIN (1984b), conduit à des conclusions semblables.

[13] On ne s'intéresse ici qu'au rassembler non causatif i.e. celui de (23) et non le suivant: (a) Le capitaine rassemble

les soldats. Rien de crucial ne dépend de cette limitation en ce qui concerne le lien entre ce verbe et ensemble.

[14] Mais dans ce cas le repérage n'induit pas de décalage puisque, par hypothèse, tous les proto-énoncés ont le même énonciateur, celui de l'énoncé où apparaît l'item en question.

### Bibliographie

- BERRENDONNER, A. (1981): Eléments de pragmatique linguistique, Paris, Minuit.
- BOUVERESSE, J. (1986): "Le 'paradoxe de Wittgenstein' ou comment peut-on suivre une règle?", Sud, hors-série Ludwig Wittgenstein, 11-55.
- CARROLL, L. (1895): "What the Tortoise Said to Achilles", MIND.
- DUCROT, O. (1984): Le dire et le dit, Paris, Minuit.
- FAUCONNIER, G. (1984): Espaces mentaux, Paris, Minuit.
- FRADIN, B. (1984a): "Langue, discours, lexique", LINX 10, 159-165.
- FRADIN, B. (1984b): "Anaphorisation et stéréotypes nominaux", LINGUA 64, 325-369.
- JOHNSON, M. & LAKOFF, G. (1980): Metaphors We Live By, Chicago, London, University of Chicago Press.
- TRAVIS, C. (1984): "Les objets de croyance", COMMUNICATIONS 40, 229-257.
- WITTGENSTEIN, L. (1953): Philosophical Investigations, Oxford, Blackwell.
- WITTGENSTEIN, L. (1958): The Blue and Brown Books, Oxford, Blackwell.
- WITTGENSTEIN, L. (1974): Philosophical Grammar, Berkeley, Los Angeles, University of California Press.